

Billet

à l'occasion de la réédition du livre de Robert Musil, *De la bêtise*, éditions Allia, Paris, 2000.

Contre la bêtise

Parmi les banalités fondamentales que l'on s'échange, il y en a une qui me laisse songeur à chaque fois qu'on me la refile, c'est l'expression «on ne peut pas être contre la vertu». Je réponds : «Oui, bien sûr», mais je reste toujours avec l'impression qu'on a voulu me dire que ces appels à la vertu sont inutiles. Pour le moment, je laisse à d'autres le soin de définir de quoi l'on parle alors en prononçant le mot «vertu».

Ces temps-ci, il me semble qu'il est plus important de se préoccuper de la bêtise. Cette bêtise que l'on peut si facilement reconnaître autour de soi quand on connaît la sienne. En effet, la bêtise des autres ressemble toujours un peu à la nôtre. Je crois donc pouvoir mettre sur le marché une petite expression mise au point par mon service personnel de recherche et développement. Elle me paraît pouvoir être partagée puisqu'elle a un petit air familier que la plupart d'entre nous peuvent reconnaître. Il s'agit de la formule : «on ne peut pas être pour la bêtise».

Chacun se dit déjà des choses comme «ça serait bête de manquer ça» ou «je pense que j'ai fait une bêtise». Nous sommes tous contre la bêtise en général et nous regrettons toujours nos propres bêtises quand nous les reconnaissons. Mais il faut bien admettre que nous nous y laissons reprendre. Ma formule, en devenant elle aussi une banalité de base, rendrait inutile les dénonciations de la bêtise et moins fréquents nos regrets. Ma petite publicité consistera donc à définir la bêtise sous ses traits les plus repoussants, mais sans la faire paraître si noire que nous ne la reconnaissons plus. Il ne faudrait pas que la bêtise nous paraisse si horrible que nous la croyions inexistante en nous car mon expression ne servirait alors à rien.

La bêtise, comme la sottise et l'idiotie, prend plusieurs formes. Mais elle a ceci de particulier qu'elle vise toujours à ne pas paraître ce qu'elle est. On reconnaît facilement un épais ou un idiot, mais il suffit d'un peu d'assurance pour masquer la bêtise la plus profonde. Bien sûr, il peut arriver que l'on soit bête volontairement, et ma petite formule ne concerne pas ces occasions.

En général, on cherche à ne pas être bête ou, plus précisément, à ne pas le paraître. Or, justement, c'est là, dans cette recherche et sous ce masque, que se trouve cette similitude avec la bête, la forme première de la bêtise, l'absence d'esprit. La bêtise est non seulement le contraire de l'intelligence, mais elle en est un contraire difforme. On peut ne pas comprendre, c'est-à-dire ne pas être intelligent dans certains domaines ou en certaines circonstances, sans être bête. Face à l'inconnu ou à l'incompris, l'intelligence devient curiosité. La plupart des animaux sont cu-

rieux devant ce qu'ils ne comprennent pas. Mais ceux qui sont bêtes, comme nous, humains, pouvons l'être, ne sont jamais inquiets de leur ignorance. Ils se contentent d'être toujours attirés par des choses qui se ressemblent et de toujours avoir peur des même choses. Devant l'inconnu, devant ce qui ne ressemble à rien, la bêtise reste indifférente ou adopte, un peu au hasard, selon son humeur, une des deux seules attitudes qu'elle connaisse : l'attirance ou la fuite. Dans la bêtise, il n'y a pas d'au-delà de l'habitude et de l'instinct; la nouveauté ne peut y advenir que comme accident, erreur ou mutation, jamais comme résultat d'un travail, d'un procédé conscient ou d'une étude.

Les deux principales formes de la bêtise sont intimement liées. La première consiste à compter sur l'instinct, la spontanéité naturelle, le flair, le goût «inné», le jugement à l'œil et au son. La deuxième consiste à ne pas savoir ce que sont ces facultés sur lesquelles on compte. Ces deux formes se mêlent et produisent l'attitude la plus éclatante de la bêtise : la douceureuse prétention d'innocence et d'inafaillibilité. Quand on est bête, on ne voit ni ses fautes ni ses ignorances. Dans la bêtise, tout nous vient spontanément de la source innocente de notre insondable valeur, c'est-à-dire de notre nature la plus profonde. La bêtise triomphe quand il devient inutile de réfléchir, de vérifier, de regretter ou de se soucier d'autres choses que de ce qui vient à la surface en une authenticité impeccable; sa victoire est de nous faire trouver goût à notre insipidité originelle.

Ce goût pour l'absence de goût nous pousse, dans nos moments de bêtise, à aller vers ce qui est le plus insignifiant et à s'y complaire. C'est ainsi que les idoles sont entourées d'abrutis. C'est là qu'aboutit la bêtise, c'est sa forme ultime, l'abrutissement. Ce qui n'est, dans la petite bêtise ordinaire, débutante, qu'une défaillance à corriger, devient, en s'amplifiant, le critère de toute valeur. Dans cette dernière phase, la futilité se dresse en absolu. Quand on s'est trop longtemps abruti en s'exerçant à l'innocence et à la confiance en soi, on peut à tout moment sentir l'exigence de prendre ses emportements pour des coups de génie. Il peut même nous arriver d'avoir besoin de nous lancer à l'attaque de ce qui contrarie notre certitude du moment. D'indifférente qu'elle était, la bêtise se fait alors militante et se gonfle devant tout ce qui la dépasse. Ce risque que la bêtise aille au bout d'elle-même grandit à mesure que se dissipe la masse des futilités dont elle a besoin pour se soutenir. Au moment où nous sommes sur le point de découvrir notre frivolité, celle-ci sursaute et se durcit pour tenter de masquer son inconsistance.

Toutes ces raisons doivent nous faire adopter l'expression «on ne peut pas être pour la bêtise». Il faut l'opposer à toutes les manifestations de bêtise.

Bernard La Rivière